

## CICÉRON, PHILOSOPHE ET HOMME D'ACTION

PAR

N. I. BARBU

Les études que l'on consacre à l'œuvre philosophique de Cicéron continuent à être nombreuses, et on est encore loin d'être tombé d'accord sur toutes les questions que pose cette œuvre. Parmi les questions controversées, celle de l'originalité de l'orateur et celle du rapport qu'il y a entre ses idées et son action sont des plus discutées. Par exemple, en 1958, A. Bacci <sup>1</sup> dans son *De philosophandi genere M. T. Ciceronis...*, soutenait que Cicéron était un philosophe original, moraliste et politique plutôt que métaphysicien. Une année plus tôt, Foa V. Guazzoni <sup>2</sup>, étudiant *I problemi metafisico et etico nelle epistole ciceroniane*, avait exprimé une opinion un peu différente, en affirmant que l'existence de la divinité et la valeur de la prière sont données comme des réalités dans les lettres de Cicéron et que l'orateur est cohérent dans sa pensée. En 1959, pour U. Knoche <sup>3</sup> Cicéron s'était proposé, avant tout, de faire connaître aux Romains la philosophie grecque, qu'il considérait comme *finis omnis humanitatis, formatio oratoris sapientis, ars uirtutis*.

A la différence de Knoche, qui insistait sur l'effort qu'avait fait Cicéron de populariser la philosophie grecque à Rome, K. Kumaniecki <sup>4</sup> affirme que Cicéron n'était pas seulement un traducteur, mais que sa vie, son œuvre, son activité politique sont intimement liées à ses idées philosophiques et surtout en harmonie avec les idéaux de la *uirtus*.

En ce qui concerne la deuxième question controversée dont nous avons fait mention plus haut, celle du rapport qu'il y a entre la philosophie et l'action de Cicéron, nous nous bornons à citer quelques-uns des représentants des opinions les plus opposées. Représentant de la critique destructive, J. Carcopino soutient que « Cicéron n'était qu'un doctrinaire

---

<sup>1</sup> Latinitas, I (1958), p. 5—20.

<sup>2</sup> Giornale di metafisica, IX (1957), p. 223—229.

<sup>3</sup> Cicero, ein Mittler griechisches Geistes, Hermes, 1959, p. 57—74.

<sup>4</sup> REL, 1951, p. 172—183.

de cabinet et il a toujours élevé une cloison étanche entre sa pensée et son action, entre la composition de ses ouvrages et les engagements de sa vie »<sup>5</sup>. A. Rostagni exprime une opinion diamétralement opposée. A son avis, Cicéron n'a pas été seulement un lettré, ni seulement un rhéteur ou un philosophe, mais bien un citoyen romain « uomo completo, in cui azione e pensiero si fondavano »<sup>6</sup>. En 1959, K. Büchner<sup>7</sup> exprimait une opinion très rapprochée de celle de Rostagni. Ainsi, Büchner affirme que Cicéron a trouvé dans la philosophie ce qu'il manquait à la vie et que l'orateur a puisé dans la philosophie des ressources pour la vie.

Ce sont là des opinions opposées sur le rapport qu'il y a entre la philosophie et l'activité de Cicéron. Il y a, bien entendu, des auteurs qui, tout en se rangeant d'un côté ou de l'autre, expriment des opinions comportant des nuances différentes, mais les nuances importent peu dans cette discussion.

Dans les pages qui suivent nous nous proposons de faire quelques remarques sur cette question si longuement débattue.

A notre avis, une chose que l'on a perdue de vue dans cette discussion, c'est la chronologie des traités philosophiques de Cicéron. Ainsi Carcopino<sup>8</sup> juge l'action de Cicéron pendant les Catilinaires à la lumière du *De republica*. D'autre part, ni Rostagni, ni Büchner ne se demandent si dans toutes les circonstances de sa vie l'orateur a moulé ses actions sur ses idées philosophiques. En effet, en 54, lorsque Cicéron a commencé son *De republica*, il était pratiquement mis hors de la vie politique et la grande majorité de ses traités philosophiques ont été rédigés pendant la dictature de César. Dès lors, il nous serait permis de dire que, si l'on juge les choses de ce point de vue, Cicéron a agi sans philosopher et a philosophé sans agir.

Pourtant, philosopher ne signifie pas seulement rédiger des traités de philosophie, mais bien méditer sur tel ou tel problème important de la vie, s'occuper de méditations philosophiques. Si l'on envisage ainsi les choses, alors il est sûr que Cicéron a philosophé même lorsqu'il n'était pas occupé à écrire des traités philosophiques. Alors, quelle a été sa philosophie avant le *De republica*, par exemple ?

Pour répondre à cette question, il faut jeter un coup d'œil sur son activité, pour essayer d'en dégager les idées qui ont éclairé son action. Nous savons, il est vrai, que pendant sa jeunesse, Cicéron a étudié la philosophie, qu'il a écouté Phèdre<sup>9</sup>, l'épicurien, Philo<sup>10</sup>, *princeps Aca-*

<sup>5</sup> *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, I, Paris, 1947, p. 374 sqq.

<sup>6</sup> *Storia de la letteratura latina*, I, 1954, p. 421 sqq.

<sup>7</sup> *Römische Literaturgeschichte*, Stuttgart, 1959, p. 189.

<sup>8</sup> *Loc. cit.*

<sup>9</sup> *Fam.* XIII, 1, 2.

<sup>10</sup> *Brut.* 89, 306.

*demiae*, et le stoïcien Diodote<sup>11</sup>, mais nous ne pouvons faire aucune affirmation quant à la mesure dans laquelle il s'était pénétré des idées de l'un ou de l'autre. Les premiers discours de Cicéron que l'antiquité nous a transmis, le *Pro Quinctio* et le *Pro Roscio Amerino*, ont été prononcés pendant la dictature de Sylla.

Le nom de Sylla suffit, à lui seul, à évoquer la terreur qui régnait alors à Rome, aussi bien que la situation dans laquelle se trouvaient la *nobilitas* et les *populares*. Dans le *Pro Quinctio*, tout en faisant des compliments à Hortensius, l'avocat de l'aristocratie sénatoriale, l'orateur critique les pratiques de la *nobilitas*, qui abusait de son influence politique : *quod eorum potentia et gratia factum est, qui, quasi sua res aut honos agatur, ita diligenter Sex. Naeuii studio et cupiditati morem gerunt et in eius modi rebus opes suas experiuntur, in quibus, quo plus propter uirtutem nobilitatemque possunt, eo minus quid possint debent ostendere*<sup>12</sup>. Cette critique, tout en exprimant un idéal de comportement de la *nobilitas*, ne constitue pas une preuve que l'orateur fût un adversaire de celle-ci, en tant que catégorie sociale. D'autre part, dans le *De inuentione*, Cicéron dit expressément que les attaques contre les riches et les nobles sont toujours bien placées pour susciter la haine contre l'adversaire. Par conséquent, cette attaque dirigée par l'orateur contre la *nobilitas* ne nous dit pas grande chose sur ses convictions politiques. Tout ce que l'on peut affirmer avec certitude, c'est le courage avec lequel Cicéron fait cette critique.

Tout autre était la situation de Cicéron lorsqu'il défendait Roscius d'Amérie. En effet, pour montrer l'innocence de Roscius, il fallait attaquer Chrysogonus, l'homme qui jouissait d'une grande influence auprès de Sylla. C'est ce qu'il a fait. Mais, tout en couvrant Chrysogonus d'opprobre, il essaie de montrer que tout s'était passé *imprudente Sylla*<sup>13</sup>. Il déclare, en même temps, qu'il s'était réjoui de la victoire de la *nobilitas* : *Sciunt ii qui me norunt me pro mea tenui infirmaque parte, posteaquam id quod uolui fieri non potuit ut componeretur, id maxime defendissem ut ei uincerent qui uicerunt. Quis enim erat qui non uideret humilitatem cum [dignitate de] amplitudine contendere? Quo in certamine periti ciuis erat non se ad eos iungere quibus incolumibus et domi dignitas et fori auctoritas retineretur. Quae perfecta esse et suum cuique honorem et gradum redditum esse, gaudeo, iudices, uehementer laetor eaque omnia deorum uoluntate, studio populi Romani, consilio et imperio et felicitate L. Syllae gesta esse intellego*<sup>14</sup>. Ces paroles si solennellement exprimées nous révèlent-elles les vraies convictions politiques de Cicéron? Si l'on tient compte de la critique acerbe que l'orateur fait au régime de terreur instauré par Sylla, on est enclin à croire que ce sont plutôt des mots courtois. De toute façon, il est difficile d'affirmer avec certitude que Cicéron était sincère lorsqu'il exprimait ces idées politiques. a

<sup>11</sup> *Brut.* 90, 309; *Att.* 11, 20, 6.

<sup>12</sup> 2, 9, cf. 13, 45; 22, 72; 24, 27.

<sup>13</sup> 9, 25.

<sup>14</sup> § 137.

Dès lors, on peut dire que ni les noms des philosophes que Cicéron a entendus pendant ses études, ni les deux premiers discours que l'antiquité nous a transmis ne nous disent rien de certain sur les vraies convictions politiques de l'orateur.

Pourtant, il n'y a aucun motif de douter que Cicéron n'ait pas été sincère lorsqu'il protestait contre la terreur, lorsqu'il exprimait son sentiment d'horreur devant les actes de pillage et devant le crime. Ce sont là des idées morales qu'il faut retenir.

Les discours prononcés contre Verrès ont fourni à Cicéron l'occasion de prendre des engagements politiques. En effet, lorsqu'il tonnait contre l'aristocratie sénatoriale, représentée dans l'affaire par les Metelli, Cicéron était candidat à l'édilité curule, par conséquent il devait réfléchir bien à ce qu'il disait, parce que chaque mot pouvait être exploité par ses adversaires politiques. Il est donc sûr que Cicéron attaquait en toute sincérité les abus de l'aristocratie sénatoriale, mais ces attaques ne signifient pas qu'il ait été en principe contre l'aristocratie sénatoriale en tant que catégorie sociale et que dans son système politique, s'il en avait un, il n'ait pas été d'accord avec l'existence d'une aristocratie. Au contraire, il se peut qu'il ait été très sincère lorsqu'il disait qu'il désirait voir une *nobilitas* dépourvue des vices qu'on lui reprochait avec tant de véhémence.

Le discours *De imperio Cn. Pompei*, tout comme les *Verrines*, allait mettre Cicéron dans la situation d'exprimer clairement ses idées politiques, au moins sur le problème en discussion. Il est clair que l'orateur défend sincèrement Pompée et avec lui les intérêts économiques des chevaliers. Ce fait ne signifie pas non plus que Cicéron ait été, en principe, contre la *nobilitas*.

Il n'est plus nécessaire d'insister sur le fait, assez connu d'ailleurs, qu'à partir de son premier jour de consulat et jusqu'à l'entrevue de Lucques, Cicéron s'est comporté comme le plus dévoué représentant de l'aristocratie sénatoriale. En effet, ses attaques contre Rullus, ses agissements et ses discours contre Catilina, ses lamentations exprimées avec tant de sincérité dans les lettres qu'il adressait à Atticus pendant le consulat de César, montrent clairement que l'orateur entendait défendre l'ordre républicain et la *nobilitas* et qu'il souffrait amèrement lorsqu'il voyait cet ordre menacé.

Les discours qu'il a prononcés devant le sénat et devant le peuple après son retour de l'exil montrent avec une clarté parfaite que Cicéron ne se sentait heureux que dans un régime républicain, dans lequel le sénat et la *nobilitas* soient les facteurs dirigeants.

C'est surtout dans le *Pro Sestio* que Cicéron, bercé par l'illusion que le triumvirat était à jamais dissolu, exhorte solennellement les jeunes Romains à défendre l'ordre républicain et les optimates. Mais quel était cet ordre ? Cicéron nous répond d'une manière aussi claire que possible : *Huius autem otiosae dignitatis haec fundamenta sunt, haec membra, quae tuenda principibus et uel capitis periculo defendenda sunt : religiones, auspicia, potestates magistratuum, senatus auctoritas, leges, mos maiorum, iudicia, iurisdictio, fides, prouvinciae, socii, imperii laus, res militaris,*

*aerarium*<sup>15</sup>. Ces mots expriment d'une manière aussi concise que possible l'essence de l'ordre républicain. En effet, Cicéron passe en revue tous les pouvoirs qui constituaient l'ossature de l'Etat républicain.

Par ailleurs, tout en faisant mention des magistrats, du sénat, de l'armée, des finances, il n'oublie pas le *mos maiorum*, les *auspicia*, les *iudicia*. Il croit bon de mentionner même les *prouvinciae*, les *socii*, la *laus imperii*. Il n'y a là la moindre allusion à la dictature ou à la *plebs*. C'est bien une esquisse concentrée de la constitution républicaine.

C'est à la défense de cet ordre que Cicéron exhorte les jeunes gens : *Haec imitamini, per deos immortales, qui dignitatem, qui laudem, qui gloriam quaeritis : haec ampla sunt, haec diuina, haec immortalia, haec fama celebrantur, monumentis mandantur, posteritati propagantur*<sup>16</sup>.

Mais, après l'entrevue de Lucques, dans le *De prouinciis consularibus*, Cicéron change de ton. Il est forcé de faire l'éloge de César, qui, d'après ses propres paroles, était son ennemi personnel : *omnem illam tempestatem cui cesserim Caesare impulsore atque adiutore esse excitatam* (§ 18) ; *Ergo ego senator, inimicus, si ita uoltis, homini, amicus esse, sicut semper fui, reipublicae debeo* (§ 19). La justification de Cicéron se tient très bien : César avait rendu et rendait de grands services à la république. Cicéron ne dit rien des procédés dictatoriaux employés par César en 59, qui avaient fait dire à l'orateur que la république n'existait plus. Au contraire, il exalte les mérites du général : *Qua re siqui hominem non diligunt, nihil est quod eum de prouincia deuocent : ad gloriam deuocant, ad triumphum, ad gratulationem, ad sumum honorem senatus, equestris ordinis gratiam, populi caritatem* (§ 29). Le raisonnement de Cicéron est tout à fait correct : César, le général, est très utile à la république, il doit rester en Gaule : *Itaque cum acerrimis nationibus et maximis Germanorum et Heluetiorum proeliis felicissime decertauit ; ceteras conterruit, compulit, domuit, imperio populi Romani parere adsuefecit et quas regiones quasque gentes nullae nobis antea litterae, nulla uox, nulla fama, notas fecerat, eas noster imperator nosterque exercitus et populi Romani arma peragunt* (§ 33). D'ailleurs ce sont les sénateurs eux-mêmes qui avaient décrété des honneurs à César, soit qu'il les méritât, soit pour le rendre plus bienveillant à l'égard du sénat : *Ego uos intellego, patres conscripti, multos decreuisse eximios honores C. Caesari et prope singulares ; si, quod ita meritis erat, grati, sin etiam, ut quam coniunctissimus huic ordini esset, sapientes ac diuini fuistis* (§ 38). On ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans ce passage : l'ironie et le reproche à l'égard des sénateurs ou bien l'amertume que ressent Cicéron et qu'il cache sous des paroles si solennelles ?

Les vrais motifs de ce changement d'attitude nous sont montrés, entre autres, par une lettre adressée à Atticus<sup>17</sup> en mai 56, où il dit textuellement : *Quid etiam (dudum enim circumrodo quod deuorandum est) sub turpicula mihi uidebatur esse παλινωδία*<sup>18</sup>. La *παλινωδία* c'était le discours *De prouinciis consularibus*.

<sup>15</sup> *Pro Sestio*, 46, 98.

<sup>16</sup> *Pro Sestio*, 48, 104.

<sup>17</sup> *Att.* IV, 5.

<sup>18</sup> § 1.

C'est la jalousie, la haine, le mépris des optimates à son égard qui l'ont déterminé à faire la *subturpicula* παλινωδία et à se lier à ses adversaires : *Sed ualeant recta, uera, honesta consilia. Non est credibile quae sit perfidia in istis principibus, ut uolunt esse et ut essent, si quicquam haberent fidei. Senseram, noram inductus, relictus, proiectus ab iis. Tamen hoc eram animo ut cum iis in republica consentirem. Idem erant, qui fuerant* (§1).

Alors, les déclarations faites dans le *Pro Sestio* et les aveux révélés par la lettre adressée à Atticus citée ci-dessus nous montrent qu'entre les convictions et la conduite politique de Cicéron il s'est produit une rupture : l'orateur a commencé à agir à l'encontre de ses principes politiques.

Après l'entrevue de Lucques et jusqu'au début de la guerre civile entre César et Pompée, Cicéron s'est comporté comme un ami sincère des *triumviri*. La présence de Pompée au sein du triumvirat était pour Cicéron une forte garantie que l'existence de la *respublica*, telle qu'il l'avait décrite dans le *Pro Sestio*, n'était pas menacée.

Mais, une fois la guerre entre César et Pompée commencée, il fallait choisir : ou bien passer dans le camp de César, ce qui signifiait l'alliance avec la dictature, ou bien se ranger à côté de Pompée et lutter pour la république. Le dilemme était clair, mais le choix était difficile, parce que César était fort et victorieux, tandis que Pompée, surpris par l'attaque de César, devait toujours reculer.

Cicéron hésite et demande toujours des conseils à Atticus : *Interim uelim mihi ignoscas quod ad te scribo tam multa totiens. Acquiesco enim et tuas uolo elicere litteras maximeque consilium quid agam aut quo me pacto geram. Demittamne me penitus in causam [Pompei]? Non deterreor periculo, sed dirrumpor dolore. Tamne nullo consilio aut tam contra meum consilium gesta esse omnia! An cuncter et tergiverser et iis me dem qui tenent, qui potiuntur?* <sup>19</sup>

La lettre dont on a extrait ce passage, comme tant d'autres <sup>20</sup>, nous montre que le dilemme était aussi clair que tragique : d'un côté, la force, la victoire, la dictature, la honte d'avoir pactisé avec l'ennemi de la liberté ; de l'autre, la loi républicaine, la défaite, mais aussi la gloire d'avoir défendu la république.

Après de longues et dramatiques hésitations, Cicéron, malgré les conseils d'Atticus et des siens, est parti pour le camp de Pompée. L'amour de la république avait vaincu dans son âme la crainte qu'inspirait la force.

A partir de la fin septembre 47, après la réconciliation avec César, et jusqu'à l'assassinat du dictateur, Cicéron, officiellement, se montrait d'accord avec les actes du dictateur, mais les vrais sentiments de l'orateur sont exprimés par ce passage : *Eum σύννων Quirini malo quam Saluti* <sup>21</sup>. Cela veut dire que l'orateur désirait la mort du dictateur.

Après les Ides de Mars, à partir du premier septembre 44, Cicéron s'est engagé dans la bataille des *Philippiques*, qui à ses yeux était la magnifique lutte pour la défense de la république. Le 7 décembre 43, Cicéron

<sup>19</sup> *Att.* VII, 10, 11.

<sup>20</sup> Notamment *Att.* VII, 13 a, VIII, 2, 4 ; 3, 2 ; 6, 7 ; 8 ; 9 ; 11 ; 12 ; 13 ; VIII, 15, 3 ; IX, 6 ; 11 ; 15 ; 16 ; X, 3 A ; 4 ; 8 ; 9.

<sup>21</sup> *Att.* XII, 45, 2.

a été tué par les soldats d'Antoine. L'énergie avec laquelle Cicéron a combattu Antoine a été fortement soutenue par la haine indomptable que l'orateur avait toujours éprouvée pour les ennemis de la république.

Telle est l'activité politique de Cicéron. Les passages cités, pris à d'autres œuvres que les traités philosophiques, nous incitent à faire une nette distinction entre l'Etat idéal, tel qu'il le concevait, et sa conduite politique. En ce qui concerne son Etat idéal, rien de son activité ne nous permet d'affirmer qu'il ait pensé à une autre forme de gouvernement que celle décrite dans le passage du *Pro Sestio*. Au fond, c'était la forme de gouvernement romain du deuxième siècle avant notre ère. En ce qui concerne sa conduite politique, il est évident qu'elle s'est trouvée souvent en désaccord avec son idéal politique. S'il avait eu le courage et l'opiniâtreté de Caton, il aurait dû se trouver toujours à côté de lui. Mais, chez Cicéron, s'est produit le tragique divorce entre la pensée et l'action.

Passons maintenant à ses traités philosophiques, qui ont été écrits à partir de 54, lorsque Cicéron n'avait plus d'influence sur les affaires publiques. Rappelons brièvement quelques idées fondamentales de la philosophie de Cicéron, telles que nous les trouvons formulées dans ces traités.

Dans le problème de la connaissance, l'orateur se montre sceptique, agnostique. Surtout dans l'*Academicorum priorum liber secundus, qui inscribitur Lucullus* (§ 124, 141, 148) il exprime en termes très clairs son opinion : la vérité ne peut pas être connue. *Vera a falsis nullo discrimine separantur* (§ 141), dit catégoriquement l'orateur. Cette idée aurait dû déterminer Cicéron à être très circonspect dans les divers problèmes qu'il aborde dans ses traités philosophiques. Tel n'est pas le cas. Il se montre hésitant, il est vrai, dans le problème de l'existence des dieux, en affirmant, dans le *De natura deorum*, son adhésion probabiliste à la thèse stoïcienne de Balbus et à la thèse académique de Cotta, mais, en revanche, il fait des affirmations catégoriques dans les traités *De republica*, *De legibus*, *De officiis*, *De amicitia*. Cette constatation imposerait la conclusion que ses idées sur l'Etat, sur les devoirs, sur les lois, sur l'amitié ne dérivent pas d'une théodicée bien arrêtée. Pourtant, dans le *De republica* I, 37, Cicéron affirme que la loi humaine a été créée par dieu et, dans le *De officiis* I, 11—12, il insiste sur la capacité de connaître de la raison humaine. C'est que le caractère pratique de ces traités l'a obligé à prendre une attitude ferme en ce qui concerne l'existence des dieux et le pouvoir de la raison humaine.

En ce qui concerne les idées de Cicéron sur l'Etat, on est d'accord que la théorie des trois formes de gouvernement est empruntée aux philosophes grecs, mais que son application est romaine.

En effet, la constitution préconisée par Cicéron dans le *De legibus* est romaine : *Nos autem quoniam leges damus liberis populis quaeque de optima republica sentiremus in sex libris ante diximus, accomodabimus hoc tempore leges ad illum quem probamus civitatis statum* <sup>22</sup>.

<sup>22</sup> *Leg.* III, 1, 5.

Un point principal de ce projet de constitution, c'est le principe de l'alternance des chefs de l'Etat : *Itaque oportet et eum qui paret sperare se aliquo tempore imperaturum et illum qui imperat cogitare brevi tempore sibi esse parendum* <sup>23</sup>.

Les magistrats préconisés par Cicéron sont ceux qui ont été réellement en charge aux temps de gloire de la constitution romaine. Consuls : *regio imperio duo sunt, iique a praeundo, iudicando, consulendo praetores, iudices, consules appellamino; militiae ius habento, nemini parento* <sup>24</sup>.

Préteurs : *Iuris disceptator, qui priuata iudicet iudicariue iubeat, praetor esto; is iuris ciuilis custos esto; huic potestate pari, quocumque senatus creuerit populusue iusserit, tot sunt* <sup>25</sup>. Ediles : *Suntoque aediles curatores urbis, annonae ludorumque sollemnium...* <sup>26</sup>. Censeurs : *Censores populi aeuitates, suboles, familias pecuniasque censento, urbis tecta...* *bini sunt, magistratum quinquennium habento; reliqui magistratus annui sunt; eaque potestas semper esto* <sup>27</sup>. Dictateur : *Ast quando duellum grauius, discordiae ciuium escunt, oenus ne amplius sex menses, si senatus creuerit, idem ius quod duo consules, teneto, isque aue sinistra dictus populi magister esto; equitatumque qui regat, habeto pari iure cum eo, quicumque erit iuris disceptator; reliqui magistratus ne sunt* <sup>28</sup>. Tribuns de la plèbe : *Plebes quos pro se contra uim auxilii ergo decem creassit, ei tribuni eius sunt, quodque ii prohibessint quodque plebem rogassint, ratum esto; sanctique sunt neue plebem orbam tribunis relinquonto* <sup>29</sup>. Auspices : *Omnes magistratus auspicium iudiciumque habento, exque eis senatus esto; eius decreta rata sunt; ast potestas par maiorue prohibessit, perscripta seruanto* <sup>30</sup>.

Le passage est clair. Il montre sans conteste que les théories grecques sur la forme mixte de gouvernement n'ont pas pu arracher de l'âme de Cicéron l'image de la constitution républicaine.

Du *De officiis* retenons l'impératif pour le bon citoyen de faire de la politique, d'être toujours dans le service de la patrie. Dans le traité *De amicitia* <sup>31</sup>, Cicéron souligne le devoir qu'a le bon citoyen de n'entreprendre aucune action honteuse à cause de ses amis.

Tib. Gracchus, dit-il, n'aurait pas pu détenir un pouvoir royal, même limité, s'il n'avait pas été soutenu par un groupe d'amis, qui avaient mal entendu leurs devoirs d'amis. Comme exemples de la violation de la justice, Cicéron cite M. Crassus, qui croyait qu'un chef politique doit avoir tant d'argent qu'il puisse à lui seul entretenir une armée, et César, dont l'audace a bouleversé toutes les lois divines et humaines. La *fortitudo*, souligne Cicéron <sup>32</sup> ne se manifeste pas seulement sur le champ de bataille.

<sup>23</sup> Leg. III, 1, 5.

<sup>24</sup> Leg. III, 3, 8.

<sup>25</sup> Leg. III, 3, 8.

<sup>26</sup> Leg. III, 3, 7.

<sup>27</sup> Leg. III, 3, 7.

<sup>28</sup> Leg. III, 3, 4.

<sup>29</sup> Leg. III, 3, 5.

<sup>30</sup> Leg. III, 3, 10.

<sup>31</sup> § 44.

<sup>32</sup> De off. I, 8, 25.



Au contraire, les bons conseils donnés par des citoyens sages au temps de paix valent les meilleures actions militaires : les conseils et les lois de Solon ont été plus utiles aux Athéniens que le courage de Thémistocle. Pompée n'aurait pas pu entrer en triomphe à Rome, si Cicéron n'avait pas sauvé la ville de la conjuration de Catilina <sup>33</sup>.

La raison doit dominer toutes les affections. La nature a doué les hommes de tempéraments différents : M. Drusus était sévère, C. Laelius aimait à plaisanter, Socrate était ironique, Hannibal fourbe, Solon adroit et inventif. Les différences de tempérament sont la cause des comportements différents des hommes dans des circonstances identiques <sup>34</sup> : Caton s'est suicidé à Utique, tandis que ses compagnons ont adopté une attitude différente. Chacun a agi selon les impulsions de son tempérament et a procédé très bien. Chacun doit se connaître soi-même et cultiver ses bonnes aptitudes, tout en mettant un frein aux mauvaises impulsions. Chaque citoyen peut et doit servir sa patrie selon ses aptitudes.

Il est temps de se demander quels étaient les éléments essentiels de la Constitution républicaine mentionnés dans le *Pro Sestio* ? C'étaient les *religiones*, les *auspicia*, les *potestates magistratuum*, la *senatus auctoritas*, les *leges*, le *mos maiorum*, les *iudicia*, la *iurisdictio*, la *res militaris*, l'*aerarium*.

Quels sont les magistrats qui doivent être investis du pouvoir selon le *De republica* ? Ce sont : les *consules*, les *praetores*, les *aediles*, les *censores*, les *tribuni plebis* et, en cas de nécessité, les *dictatores*, c'est-à-dire ceux dont parle Cicéron dans le *Pro Sestio*.

Quels sont les devoirs fondamentaux du bon citoyen mentionnés par Cicéron dans ses discours ? Ce sont : être utile à la patrie, servir la société, ne nuire à personne, cultiver la vertu, être animé du sentiment de l'humanité. C'est la même chose qu'il dit, au fond, dans ses traités de philosophie.

Par conséquent, il n'y a aucune différence entre la philosophie des discours et celle de ses traités philosophiques. Tout au contraire, l'accord le plus complet ressort clairement à une analyse, aussi sommaire soit-elle.

Pourtant, la signification de cet accord n'apparaît clairement que si l'on pense que Cicéron formulait ses idées sur l'État et sur les lois entre 54—51, après avoir vécu les journées dramatiques de l'année 59, quand Caton, par son opposition farouche au projet de loi agraire présenté par César, consul, a failli déclencher une émeute sanglante ; après s'être plaint assez souvent, la même année, dans ses lettres adressées à Atticus, que la république romaine n'existait plus ; après avoir goûté l'amertume des journées de l'exil, en 58 et 57 ; après avoir constaté que ses illusions sur le démembrement du triumvirat et le triomphe de l'aristocratie, à qui il entonne un vrai hymne dans le *Pro Sestio*, ont été vite démenties par l'entrevue de Lucques ; après avoir constaté lui-même, plusieurs fois,

<sup>33</sup> *De off.* I, 22, 78.

<sup>34</sup> *De off.* I, 30, 108—113.

dans ses lettres et dans le *De prouinciis consularibus*, que l'aristocratie sénatoriale était divisée en petits groupes, poussée par des intérêts contradictoires, rongée par la jalousie et la mesquinerie ; pendant qu'il voyait de ses propres yeux que rien d'important ne se passait à Rome sans l'approbation des triumvirs. Cela signifie que l'expérience de Cicéron n'a jamais pu ébranler ses convictions politiques qu'il s'était peut-être forgées dès avant la prononciation du *Pro Roscio Amerino*.

On a écrit et on écrit beaucoup sur l'influence qu'a exercée la philosophie grecque sur la pensée politique et morale de Cicéron, telle qu'elle est exprimée dans ses traités de philosophie.

L'analyse des textes du *Pro Sestio* et du *De legibus* montre clairement que cette influence n'a pas pu altérer l'image que l'orateur s'est faite de l'Etat idéal avant de se mettre à écrire ces traités. Mais, ce qui est encore plus important, ni les démentis que les faits s'étaient chargés d'apporter à la justesse de ses convictions politiques, aussi cruels fussent-ils, n'ont été de nature à le faire changer d'opinion.

C'est une vérité généralement reconnue que l'école de la vie enseigne mieux les hommes que le temps passé à l'école. Si l'école de la vie politique à Rome n'avait pu déterminer Cicéron à se faire de l'Etat idéal une autre image que celle présentée dans le *Pro Sestio*, d'autant moins pouvait-il y être poussé par la philosophie grecque.

Alors, pour esquisser une image de la personnalité de Cicéron, on peut dire que ce jeune Romain d'Arpinum, très intelligent, très sensible, très cultivé, a commencé sa carrière en plaçant devant les cours de justice. Là, il s'est acquis la renommée nécessaire qui devait le soutenir dans son *cursus honorum*. Son idéal politique, tel que le montre son activité, c'était de pénétrer dans la citadelle des optimates et d'être investi du pouvoir suprême, du consulat. Il a atteint cet idéal. L'Etat idéal de Cicéron, c'était la République romaine du temps des Scipions. L'image de cet Etat idéal l'a poursuivi pendant toute son activité publique. Elle n'a pu être altérée ni par ses échecs politiques, ni par la philosophie grecque. Pourtant, il n'a pas toujours eu le courage, ni l'énergie nécessaires pour défendre l'ordre de choses existant. La fermeté de ses conceptions politiques n'a pas trouvé son égal dans son caractère et la force des idées n'a pas pu entraîner chez lui la résistance dans l'action. C'est surtout cette faiblesse dans l'action qui a fait dire aux détracteurs de Cicéron qu'il n'avait pas eu de principes politiques.

J. Carcopino soutenait, en 1947, que Cicéron n'était qu'un « doctinaire de cabinet » et qu'entre la pensée et l'action de l'orateur il y a eu « cloison étanche ». Le passage du *Pro Sestio* ci-dessus cité suffit à lui seul à démontrer la fausseté de cette affirmation. Mais il n'y a presque pas de discours — soit-il judiciaire ou politique — qui ne comprenne des pensées sur la vie, sur la société humaine, sur les mœurs des hommes, sur les devoirs du bon citoyen et du bon père de famille, etc. Rappelons les discours *Pro Roscio Amerino* et les Verrines, discours judiciaires, qui sont si imprégnés de pensées politiques. Que dire alors des discours politiques, tels que *De imperio Cn. Pompei*, *In Catilinam*, etc. dans

lesquels les pensées politiques abondent ? Il est donc évident que Cicéron a médité sur l'Etat avant de se mettre à écrire ses traités philosophiques.

A. Rostagni et K. Büchner sont d'avis que la pensée et l'action de Cicéron étaient en harmonie : « uomo completo — dit Rostagni — in cui azione e pensiero si fondavano ». La conduite politique de Cicéron après l'entrevue de Lucques et son attitude pendant la dictature de César ne nous autorisent pas à souscrire à cette affirmation, qui nous paraît par trop indulgente.

La vérité est que, théoriquement, Cicéron est toujours resté fidèle à son Etat idéal, mais dans la pratique il n'a pas toujours eu le courage de le défendre. Par sa mort tragique, tout en montrant quelles étaient ses vraies pensées, il a expié ses inconséquences politiques.

---